

Les premiers pas dans ce monde clandestin étaient souvent franchis par l'entremise d'amis, ou par hasard. Une remarque désinvolte dans un café ou des propos amers sur l'Occupation ou sur la présence des troupes allemandes pouvait conduire à la reconnaissance d'un esprit apparenté. Dans le cas de Souris cela se produisit de par son amitié avec un voisin, Marcel Buhler, un vétéran de Verdun, qui était tombé fortuitement au nord de Blois sur un dépôt de munitions allemand camouflé. Il remit un plan du site et une référence topographique à Souris qui les prit à Paris et les remit à un autre voisin, Philippe de Tristan dont la femme était américaine et donc encore neutre. L'information parvint à Londres et ils reçurent en fin de compte la confirmation de son arrivée à bon port.<sup>6</sup>

Le message des sauterelles alerta le réseau sur un parachutage imminent et lorsqu'il parvint à Gilbert Norman celui-ci demanda à Marcel Buhler de l'aider à repérer un terrain convenable. Souris suggéra une région au nord de la Loire; Gilbert et Buhler choisirent un terrain bordant la route de Blois à Châteaudun, qu'ils baptisèrent « Malakof ». Le chef du comité de réception devait être le capitaine Buhler.

Mais durant la nuit en question – du 9 au 10 février 1943 – Buhler ne parvint pas à entendre le message radio et les avions durent retourner à Londres avec leurs pleines cargaisons. L'opération fut reprogrammée pour le 13. Cette fois Buhler entendit bien le message mais ne parvint pas à réunir un comité de réception, de telle sorte que les avions, une fois de plus, regagnèrent Londres pleinement chargés. Londres, alors, perdit patience avec Buhler et envoya de Paris, pour prendre le commandement de l'opération, un agent de nationalité suisse appelé Arnel Guerne. Guerne, qui était poète dans sa vie d'avant-guerre, séjourna au château et envoya un membre de son équipe, un homme « extrêmement gros » – selon le souvenir plus tardif de Nanny – pour examiner « Malakof ». Il revint en disant qu'il ne valait rien comme DZ (zone de largage). C'était un terrain découvert aussi loin que portait la vue, il n'y avait pas d'abri pour dissimuler les containers et il y avait un poste d'observation allemand environ 200 mètres plus loin. La troisième opération fut donc annulée et Gilbert reçut de Londres l'interdiction d'employer de nouveau Buhler à l'occasion des parachutages.

« Prosper ». Elle eut lieu dans le refuge de « Jacqueline » à l'extérieur de Contres. Il y eut une violente dispute, « Prosper » reprochant à Buhler et aux Bernard leur incompétence. Souris ne l'avait pas mérité puisque le site de « Malakof » avait été en réalité choisi par Buhler et par Gilbert. Souris, sans expérience des zones de largage, s'était contentée d'indiquer globalement une région comme une possibilité parce qu'elle était fort peu habitée. Dans l'espoir d'apaiser cette querelle les Bernard invitèrent « Prosper », qui était avec « Jacqueline », à déjeuner avec eux à Cour-Cheverny. Le choix d'un restaurant à Cour-Cheverny ne pouvait pas être fortuit. Souris dut être enchantée de traiter deux « terroristes » anglais à l'entrée du château du marquis de Vibraye.

Un groupe de réception expérimenté fut mis sur pied et les Bernard prirent la route vers la zone de largage dans la voiture de Georges Fermé avec Marcel Buhler. Culioli et « Jacqueline » étaient aussi de la partie, comme un notable contingent venu de Chambord et Bracieux et comportant Canard, Le Meur, Cortambert, Bernier et Deck, environ vingt résistants au total.<sup>2</sup> L'avion, un bombardier lourd Halifax du Groupe aérien 138, atteignit la DZ (zone de largage) à 1 heure 30 du matin, à une altitude de 500 pieds et largua neuf parachutes.<sup>3</sup> Mais comme les premières caisses touchaient le sol il y eut « une lueur aveuglante comme sous l'effet d'une bombe au phosphore »<sup>4</sup> avec une explosion terrifiante, suivie d'une seconde explosion qui fut perçue par Nanny à Nanteuil, à sept kilomètres de là. Souris fut projetée dans un fossé marécageux, « Jacqueline » eut un moment de panique et, convaincue que les avions étaient des bombardiers allemands, cria : « Filez, on nous a trahis ! »

Le gros de la troupe se dispersa. Buhler et Fermé étaient d'avis de prendre la voiture et de démarrer, vu qu'il y avait un poste d'observation de l'armée allemande juste à trois kilomètres de là, à Fontaines-en-Sologne. Il était évident qu'ils avaient dû être alertés. Bébert s'opposa à la suggestion de Buhler. « Nous n'allons pas laisser les dames », dit-il avant de se fondre dans la nuit pour cacher son revolver. « Lorsque je revins, dit Bébert, la voiture était partie et nos camarades nous avaient abandonnés dans la forêt et j'avais perdu tout contact avec les autres. » Et il avait encore son revolver.

enjoignant, ainsi qu'à Bébert, de partir immédiatement. Elle ne découvrit jamais qui était cet homme ni qui l'avait envoyé.<sup>35</sup>

Lorsque leur vieil ami Marcel Buhler fut arrêté, Souris et Bébert conservèrent la même attitude et, même lorsqu'un autre ami, le docteur Roy, leur dit qu'un garçon de « La Tour Eiffel », un café du quartier Vienne à Blois, avait surpris les propos d'agents français de la Gestapo selon lesquels « après Buhler ce sera le tour de M. et de Mme de Bernard », ils décidèrent de ne rien changer à leurs habitudes.

Et Souris fit une expérience semblable. Elle se souvenait qu'après son arrestation :

Je fus alors conduite à la prison et enfermée dans la même cellule que Mme Oury de Romorantin qui fit passer pendant le repas à mon mari la nouvelle de mon arrestation. Je m'informai auprès de lui par la même voie de ce qu'il avait dit pendant son interrogatoire.

Quand ce fut mon tour d'être questionnée, d'ailleurs avec courtoisie, j'ai tout nié, mais j'ai constaté par les questions qui m'étaient posées qu'ils avaient beaucoup d'éléments contre **Buhler**.

À mes dénégations les Allemands ont répondu par cette réflexion : « *Pour une comtesse, vous mentez bien !* »

Après cette séance je reçus dans ma boule de pain un billet de Buhler qui m'écrivait : « Ils savent tout. Inutile de nier. Ne cachez rien. »

Au second interrogatoire je pris les devants, et comme le chef de la Gestapo, qui m'interrogeait, un gros, court [probablement Mersch\*], criait fort je lui dis : « Pourquoi criez-vous ainsi ? » « *Parce que je suis prussien.* » « Je vais tout vous dire. L'autre jour j'ai tout nié parce que je ne voulais pas compromettre un officier français [Buhler]. Aujourd'hui, je vais parler mais *ne m'interrompez pas... et ne criez pas.* »

Je fus longuement interrogée sur « Jacqueline », Culioli et Gilbert, sur les faits de résistance accomplis avec Gilbert et Buhler avant l'arrivée de Culioli...

Mes interrogateurs écoutèrent avec intérêt la reprise de ce que Buhler avait déjà dit, rédigé sur le papier glissé dans le morceau de pain, et qui omettait des détails concernant le travail de Culioli et de « Jacqueline ». Ceci prouvait que les Allemands ignoraient le travail que nous avons fait avec Pierre et « Jacqueline »...